

teune et tempère ainsi la rigueur du refus qu'elle lui fait éprouver. Le seul Canova au monde était digne de faire cette main qui protège et caresse tout à la fois. L'aînée des Grâces, qui, dans l'intention du sculpteur, doit donner l'idée de la grâce noble, a un air de raison et de majesté que tempère une beauté touchante.

« Je trouve plus de physionomie et de mouvement à la seconde; sa tête, toute sa personne, sont remplies d'expression; son sourire et son regard spirituel caressent comme ses jolies mains; avec l'une elle essaye de faire baisser la tête à sa sœur aînée. Du reste, comme elle ne demande ni ne refuse, elle est dans l'attitude du repos, une jambe passée devant l'autre. Il y a dans cette pose une aisance, un abandon qui est presque de la volupté; une nuance de plus, et les hommes y verraient peut-être l'habitude de la coquetterie.

« La troisième Grâce a quelque chose de l'enfance; mais ce n'est point l'air étourdi, c'est l'ingénuité tendre. Elle a posé avec une aimable confiance son bras droit sur l'épaule de sa sœur aînée, et de sa main gauche, qu'elle appuie légèrement sur la poitrine de cette sœur chérie, elle la presse de lui accorder le baiser qui fait le sujet de l'action. De cette main s'échappe un voile léger qui achève la peinture morale de la Grâce si différente de la Volupté, et cache une partie des charmes de la sœur aînée. Le torse un peu penché de la plus jeune des sœurs donne une admirable variété au groupe, et ne laisse voir que ses jolies épaules point trop maigres, ce que demandait cependant le très-jeune âge de cette aimable fille.

« Peut-être cette longue description vous fera-t-elle regarder avec plus de plaisir la gravure de ce groupe que vous trouverez dans ma lettre. Remarquez que lorsque l'on est au point de vue, l'ensemble présente tous les détails de la plus parfaite des femmes.

« L'intérêt de ce petit drame, *la plus jeune obtiendra-t-elle un baiser?* est suffisant pour animer la scène, mais point assez vif pour faire oublier les formes, etc., etc. ¹. »

3 décembre. — Je viens d'entendre prononcer d'une manière délicieuse ces jolis vers latins :

Tu semper amoris
Sis memor, et cari comitis ne abscedat imago ².
VAL. FLACCUS

Ils ont été adressés à Frédéric par un de nos amis allemands qui retourne chez lui, et que nous sommes allés accompagner jusqu'au Ponte-Molle. Je l'aimais tant, que je croyais occuper la première place dans son cœur. Mais j'ai bien vu, au ton des adieux, que Frédéric était le préféré. Il a raison.

5 décembre 1827. — La vérité triste et crue sur beaucoup

¹ C'est ainsi que, dans ce que les Français appellent une comédie de caractère, le *Misanthrope*, par exemple, l'intrigue est suffisante pour animer la scène, mais point assez vive pour faire oublier la peinture ni le développement du caractère bourru d'Alceste et de la coquetterie de Célimène. — Il va sans dire que cette explication n'est point dans la lettre de la belle Milanaise, à laquelle je crains bien d'avoir fait perdre toutes ses grâces en l'abrégéant. L'italien ose être passionné. Malgré le manque d'*unité*, cette langue vivra, car elle fournit des paroles à la musique, et elle ose exprimer naïvement la passion. L'italien *parlé* se compose de huit ou dix langues absolument différentes. Le patois milanais n'est compris de l'habitant de Gènes que par la ressemblance qu'il peut avoir avec l'italien *écrit*, qui n'est en même temps la langue *parlée* qu'à Rome, à Sienne et à Florence. Dans la seule ville de Naples on compte quatre langues différentes. Il y a ici de la sensibilité et pas de vanité. *En Italie, on ne songe au voisin que pour s'en méfier ou le haïr.*

² Del nostro amore e del caro compagno, deh! non ti fugga la rimembranza.

de choses ne se rencontre à Paris que dans la conversation de quelque vieil avoué d'humeur acariâtre. Tout le reste de la société se plaît à jeter un voile sur le vilain côté de la vie. L'excès du déguisement devient quelquefois ridicule parmi les gens qui ont eu le malheur de naître très-nobles et très-riches; mais en général cette manière de représenter la vie fait le charme de la société française.

Le Romain ne déguise par aucun compliment l'âpreté du réel de la vie. La société dans laquelle il vit est semée de trop de dangers mortels pour qu'il s'expose au risque de faire des fautes de raisonnement, ou à celui de donner de faux avis. Son imagination devient folle à chaque découverte d'un malheur inconnu. Elle veut tout voir d'un premier coup d'œil, et ensuite tâcher de s'y accoutumer.

Ce respect pour la vérité et la permanence des désirs sont, à notre avis, les deux grands traits qui séparent le plus le Romain du Parisien. Paul disait fort bien hier : cette sincérité, pour nous inusitée, de la société romaine, lui donne un premier aspect de méchanceté; elle est pourtant la source de la bonhomie. Votre ami ne vous reçoit pas chaque jour avec une nuance différente. Cela troublerait la rêverie et le *dolce far niente*, qui sous ce climat sont le premier des plaisirs, et le terroir fertile dans lequel germe la volupté.

Les peuples sont inintelligibles les uns pour les autres. Le mot de *bonhomie italienne* vous a fait hausser les épaules; cette bonhomie tue l'esprit.

Quand il s'y appliquerait curieusement toute sa vie, un Romain, homme d'esprit, un Gherardo de Rossi, un N^{***}, ne parviendrait jamais à se figurer l'étendue de la *légèreté parisienne*. A chaque moment, ne pouvant arriver à la vérité, il supposerait de l'hypocrisie dans l'objet de ses observations.

Madame N^{***} nous disait ce soir : Le plus grand plaisir du

voyage est peut-être l'étonnement du retour. Je vois qu'il donne de la valeur aux êtres et aux choses les plus insipides.

On ne pourra s'imaginer connaître un peu la Rome actuelle que lorsqu'on sera dans l'habitude d'avoir de fréquentes conversations avec des gens du pays. Il ne faut pas choisir ses interlocuteurs dans le *primo ceto*. Les gens fort riches et fort bien élevés des pays étrangers ont à peu près les manières et le caractère des Français de la cour de Louis XV. On trouve chez eux une vanité très-susceptible, assez ordinairement de la politesse un peu lourde, du reste une absence presque complète de toutes les passions et de toutes les habitudes qui donnent une physionomie locale.

Nous leur trouvons le défaut de nous singer un peu. Un bourgeois milanais, dandy de son métier, portait l'épaule en dedans, parce que la dernière estampe du journal des modes de Paris avait cette faute de dessin.

Frédéric, l'homme sage de notre petite caravane, est parvenu à nous lier avec des bourgeois aisés, mais non pas riches. Nous n'avons pu obtenir que des négociants; car ceux des Romains qui vivent de leurs rentes évitent par peur toute espèce de rapports avec les étrangers, qu'ils supposent toujours mal vus par leur gouvernement. Ils sont moins curieux et plus prudents. Tout ce qui tient au commerce ne se gêne point pour maudire la façon de gouverner de Léon XII.

Un des amis de Frédéric consent quelquefois à venir prendre une tasse de chocolat avec nous. C'est un Romain de la vieille roche, je veux dire un homme dont le moral était formé avant 1797 et l'établissement de la *république romaine*. Quoique très-libéral au fond, il croit presque à un grand nombre de miracles. Son grand-père, qui l'a élevé, était entré dans le monde vers 1740, et y croyait tout à fait.

Notre ami nous raconte que dans son enfance on allait voir

à Saint-Paul le fameux crucifix qui parla à sainte Brigitte; un autre crucifix de sainte Marie Transpontine s'était entretenu plusieurs fois avec saint Pierre et saint Paul. Un jour, la Madone de Saint-Côme et Saint-Damien au Forum (cette église singulière qui fut autrefois le temple de Rémus et de Romulus) reprit aigrement saint Grégoire, qui passait devant elle sans la saluer. Cette scène a été mise en vers latins¹ il y a quelque

1

VIRGO MARIA.

Heus tu! quo properas, temerarie claviger? heus tu!
Siste gradum.

SANCTUS GREGORIUS.

Quæ reddita vox mihi perculit aures?

Quis cæli regis me sceptrâ vicesque gerentem
Impius haud dubitat petulantî lædere lingua?

VIRGO MARIA.

Siste gradum! converte oculos, venerare vocantem.

SANCTUS GREGORIUS.

O mirum! o portentum! effundit imago loquelas!
(At forte illudunt sopitos somnia sensus!)
Mene vocas, o effigies! Hanc labra moventem
Flectentemque caput video. Quid quæris imago?
Nomen, imago, tuum liceat cognoscere.

VIRGO MARIA.

Mater

Sancta tui Domini tibine est ignota, Gregori?
Virgo parens, ignara tori, tactusque virilis,
Regia progenies, rosa mystica, fœderis arca,
Excelsi regina poli, domus aurea, sponsa tonantis,
Justitiæ speculum et clypeus, Davidica turris,
Janua cœlerum, tibine est ignota, Gregori?

SANCTUS GREGORIUS.

Ignaro veniam concede, insignis imago,
Virgo Maria prius nunquam mihi visa: loquentem
Nunquam te prius audivi: quis talia vidit?

VIRGO MARIA.

Parco lubens: posthac sed reddere verba salutis
Debita mente tene. Quo te nunc semita ducit?

mille ans, par l'abbé Joachim, ou par le vénérable Beda, qui y croyaient fermement.

LA MADONE.

Holà! ho! où vas-tu, téméraire porte-clef? Holà! arrête-toi.

SAINT GRÉGOIRE.

Quelle voix frappe mon oreille? Quel impie a l'insolence de m'attaquer, moi qui porte le sceptre du roi du ciel, et qui suis son vicaire ici-bas?

LA MADONE.

Arrête, téméraire! tourne les yeux, et adore qui t'appelle!

SAINT GRÉGOIRE.

O chose admirable! ô prodige! une image me parle! Mais peut-être le sommeil égare-t-il mes sens. M'appelles-tu, ô image? Mais je la vois qui remue les lèvres; elle baisse la tête! Que demandes-tu, image? Qu'il me soit permis de connaître ton nom.

LA MADONE.

Quoi donc, ô Grégoire! est-ce que tu peux méconnaître la mère de ton saint Seigneur? Ne reconnais-tu pas la Vierge mère, celle qui n'a jamais approché ni du lit, ni des embrassements d'un homme, la fille des rois, la rose mystique, l'arche d'alliance, la reine du ciel, la maison d'or, l'épouse de celui qui tient le tonnerre, le miroir et le bouclier de la justice, la tour de David, la porte des cieux?

SAINT GRÉGOIRE.

Image illustre, pardonne à qui a péché par ignorance! ja-

SANCTUS GREGORIUS

Supra altare tuum missam celebravit odoram
Presbyter Andreas: animam liberavit, et ecce
Impatiens, semicocta, jacet prope limina clausa
Gurgitis. Illa viam petit a me.

VIRGO MARIA.

Perge, Gregori.

mais je n'ai vu la Vierge Marie; jamais je ne t'ai entendue parler. Qui a vu de telles choses?

LA MADONE.

Je te pardonne volontiers; mais, dorénavant, rappelle-toi de te conformer à ton devoir. — Où vas-tu?

SAINTE GRÉGOIRE.

Le prêtre André vient de célébrer une messe sur un de tes autels; il a délivré une âme du purgatoire; et voilà que, impatiente et à demi cuite, elle s'est avancée jusqu'à la porte encore fermée de l'abîme immense; elle me demande de lui ouvrir.

LA MADONE.

Continue ton chemin, je te le permets.

On allait voir, dans la charmante église de Sainte-Sabine (du mont Aventin), une grosse pierre que le diable lança du haut de la voûte à saint Dominique pour l'écraser; mais la pierre fut détournée, et le saint miraculeusement garanti. Ce récit pourrait bien cacher une tentative d'assassinat.

Il n'y a pas un siècle que l'on montrait à Saint-Sylvestre (*al campo Marxo*) le portrait de Jésus, fait, disait-on, par le Sauveur lui-même, et qu'il envoya au roi Abgarus. Eusèbe rapporte les lettres d'Abgarus à Jésus-Christ, et de Jésus-Christ à Abgarus; mais il ne dit rien de l'image¹. On prétend que Jean Damascène en a parlé.

L'arche d'alliance, ainsi que la baguette de Moïse, celle d'Aaron, et une partie du corps de Jésus-Christ, se trouvaient à Saint-Jean-de-Latran. On montrait dans l'église de Sainte-Croix de Jérusalem, qui est presque vis-à-vis, de l'autre côté de la grande route qui conduit à Naples, une des pièces d'ar-

¹ J. Reiskii *Exercitationes de imaginibus Christi*.

gent que reçut Judas, la lanterne de ce traître, et la croix sur laquelle fut crucifié le bon Larron.

San-Giacomo Scossacavalli possédait la pierre sur laquelle Jésus-Christ fut circoncis, on voyait l'empreinte d'un des talons du jeune enfant; cette pierre était sur l'autel de la Présentation.

On conservait, sur l'autel de Sainte-Anne, la table de marbre qui avait été préparée pour le sacrifice d'Isaac.

L'impératrice Hélène, mère de Constantin, envoya ces reliques avec l'ordre de les placer dans Saint-Pierre; mais, quand le char qui les portait passa devant Saint-Jacques, il fut arrêté par une main invisible, et les chevaux presque renversés du contre-coup. De là le nom de Scossacavalli donné à Saint-Jacques, qui eut les reliques.

Les livres qu'on lisait habituellement à Rome vers 1720 sont presque aussi curieux que les miracles que l'on croyait à la même époque. Pour se souvenir d'une bibliothèque, il faut parcourir un de ses volumes. Demandez d'un air fort sérieux, à la bibliothèque du palais Barberini ou à celle du Vatican :

Les Conformités de saint François avec Jésus-Christ;

Le Psautier de la Vierge;

L'Évangile éternel.

Quant à la *Taxe de la chancellerie apostolique*, on a honte de ce livre, et on ne le montre pas aux étrangers, pour peu qu'ils aient l'air moqueur. Mais vous le verrez à Florence sans difficulté. Il est intitulé : *Taxa cameræ seu cancellariæ apostolicæ*. Les écrivains les plus célèbres par leur impiété ne peuvent s'empêcher de rendre hommage à la finesse d'esprit et à la logique à la fois *délicate et profonde* qui guide les casuistes dans la déduction de leurs raisonnements. Beaucoup d'historiens à la mode pourraient prendre des leçons de logique chez ces écrivains ecclésiastiques si négligés aujourd'hui.

Ainsi que chez les philosophes arabes, la donnée primitive des raisonnements de ces gens-là n'est peut-être pas assez prouvée; mais on ne peut trop admirer la force et la profondeur avec lesquelles ils en déduisent des conséquences.

J'oubliais le miracle de sainte Marie-Majeure : on y conserve une des images de la Madone peintes par saint Luc, et plusieurs fois on a trouvé les anges chantant les Litanies autour de ce tableau.

6 décembre. — Nous venons de visiter les antiquités du quartier des Juifs. C'est le pape Paul IV, Caraffa (ce vieillard napolitain qui de bonne foi se croyait infailible, et craignait d'être damné s'il ne suivait les mouvements secrets qui lui ordonnaient de persécuter), qui commença à vexer les juifs (1556). Il les obligea d'habiter le Ghetto, ce quartier sur les bords du Tibre, près du Ponte-Rotto, maintenant si sale et si misérable. Les juifs furent forcés de rentrer dans le Ghetto à vingt-quatre heures (c'est-à-dire au coucher du soleil); Paul IV voulut qu'ils vendissent leurs possessions, et ne leur permit d'autre négoce que celui des vieilles hardes. Ils furent astreints à porter un chapeau jaune. Grégoire XIII donna à ces mesures un complément raisonnable : il obligea un certain nombre de juifs à écouter tous les samedis un sermon chrétien.

Malgré toutes ces vexations, et bien d'autres qui me feraient passer pour jacobin si je les rapportais, telle est l'admirable énergie avec laquelle ce peuple malheureux tient encore à la loi de Moïse, qu'il n'a pas laissé de multiplier beaucoup. Les juifs ont un précepte qui leur ordonne de se marier au plus tard à vingt ans, sous peine d'être traités avec opprobre et comme gens vivant en péché.

Tout cet ensemble de persécutions inventé par le pape Ca-

raffa était tombé en désuétude sous le règne de l'aimable cardinal Consalvi; mais depuis la mort de Pie VII tout a recommencé : les juifs sont enfermés dans leur Ghetto à huit heures. Avant-hier, au spectacle, on vous a fait observer que le parterre était entièrement rempli, parce que c'était le jour où les portes du Ghetto restent ouvertes jusqu'à dix heures (ou deux heures et demie de nuit, le soleil se couchant actuellement à sept heures et un quart. Les *venti-quattro* (les vingt-quatre heures) changent tous les quinze jours. Le parti rétrograde tient beaucoup à cette façon peu commode de faire sonner les horloges; l'autre manière s'appelle *alla francese*.

Frédéric lisait ce soir l'*Histoire de la littérature romaine* de M. Baehr. Il nous raconte plusieurs usages des Romains des premiers siècles. Pendant longtemps la main de fer de la nécessité éloigna de Rome toute espèce de luxe. Frédéric parle avec éloge des ouvrages de MM. Dorow et Otfried Muller sur l'ancienne Étrurie.

8 décembre 1827. — Ordinairement, les étrangers maudissent les restes du temple d'Antonin le Pieux, quoique ces onze colonnes forment peut-être la plus belle ruine de ce genre qui existe à Rome. On y a construit la douane. Là est conduit le malheureux étranger qui arrive; et, pour peu que trois ou quatre calèches aient précédé la sienne, et qu'elles soient remplies d'Anglais, dont le *spleen* saisit l'occasion d'une querelle avec les douaniers, on peut fort bien attendre deux ou trois heures. Vous fâchez-vous? *That is the question*.

Non, l'orgueil déplacé des Anglais sera pour vous comme l'ivresse d'un ilote pour un Lacédémonien. Non, vous songerez à cette masse de patience que vous avez mise à part avant de vous présenter dans ce pays de petites vexations et de petits despotes. Je vous conseille d'aborder un douanier

d'un air riant, et de lui donner un *paul* (cinquante-deux centimes). Touché d'une si grande générosité et de votre air gai, cet homme sera utile *al signor Francese*. Ce nom, lié à celui de Napoléon, est encore d'un poids immense en Italie. Ah! si nos ministres savaient exploiter l'héritage de ce grand homme, quelle influence ne donneraient-ils pas au roi de France en sachant distribuer aux plus dignes, comme le fit Louis XIV, vingt pensions de cent louis et trente croix!

Pendant que votre voiture attend son tour à la douane, montez chez *madama Giacinta*, à vingt pas de là, et choisissez une chambre. Vous y serez à deux pas du Corso, du libraire Cracas, où on lit les journaux, et de la *Trattoria dell' Armellino* (de la Belette), où je me réfugie quelquefois pour éviter la fatuité française et les Anglais, porteurs de grandes moustaches, qui peuplent les environs de la place d'Espagne.

Je vois encore d'ici l'air de supériorité polie du comte D. N., auquel, à sa prière, au moment où il partait pour Rome, j'avais indiqué ma modeste *madama Giacinta*. En m'en parlant à son retour, le comte avait l'air de Louis XIV à qui l'on eût proposé de monter en coucou. Car enfin, puisqu'il faut l'avouer, une chambre fort propre chez *madama Giacinta* ne coûte que deux francs.

Il ne reste du temple d'Antonin le Pieux que onze colonnes de marbre grec cannelées et d'ordre corinthien; elles ont trente-neuf pieds six pouces de haut et quatre pieds deux pouces de diamètre. La base est attique et le chapiteau orné de feuilles d'olivier.

Quoique très-endommagée par les incendies, cette ruine est magnifique. Ces onze colonnes formaient une partie latérale du portique qui entourait le temple. Tâchez de vous les figurer ainsi; oubliez l'ignoble douane, et voyez le reste du monument tel qu'il exista pour les Romains. Si vous êtes accou-

tumé aux décorations magnifiques que M. Sanquirico fait pour le théâtre de la Scala, à Milan, les ruines de Rome vous feront beaucoup plus de plaisir; vous pourrez plus facilement vous figurer ce qui manque, et faire abstraction de ce qui est.

Je vous demande, pour une ruine, ce qu'il faut faire en présence de presque tous les porteurs de grandes réputations; la plupart, hélas! sont aussi des ruines.

Tout près du temple d'Antonin se trouve l'église de Saint-Ignace. Le grand peintre Dominiquin avait fait deux dessins; un jésuite prit la moitié de chacun de ces dessins, et c'est ainsi que nous est venue l'église actuelle, commencée en 1626 et finie en 1685. L'intérieur est riche plutôt que beau. Au poste d'honneur, au-dessus des grands piliers de la croisée, un jésuite a peint deux assassinats tirés de la Bible.

10 décembre. — A côté de l'église des jésuites est le collège Romain; vous me prendriez pour un satirique bilieux et malheureux si je vous expliquais le genre des vérités qu'on y enseigne. Je crois qu'il a fallu une bulle pour permettre d'y exposer, mais seulement *comme une hypothèse*, le système qui prétend que la terre tourne autour du soleil. Josué n'a-t-il pas dit : *Sta sol*, soleil, arrête-toi? De là cette fameuse persécution de Galilée sur laquelle on ment *même aujourd'hui*, en 1829. La vérité ne se trouve que dans deux gros volumes in-4°, imprimés autrefois, et qui n'ont été mis en vente qu'il y a peu d'années à Florence. Je les ai trouvés chez M. Vieusseux, libraire et homme d'esprit, éditeur de l'*Antologia*, le meilleur journal d'Italie. Cette revue est soumise à la censure, mais en revanche elle est écrite avec *conscience*, chose unique peut-être sur le continent.

Au *collegio Romano* on nous a montré une collection complète des *as romains*. Comme nous faisons la conversation en